



Devenir adulte

Texte de conférence –
Séminaire thématique
FISAF 28 &29 Mars 2024

Benoît Virole¹

Argument

Rien ne semble plus évident et immédiatement intelligible que la distinction des différents âges de la vie. Petite enfance, enfance, adolescence, maturité, vieillesse sont des étapes immuables de l'existence et à ce titre font partie des universaux de l'espèce humaine. Mais si ces étapes, que l'on peut réduire à l'essentiel de la distinction enfant/adulte, sont bien associées à des transformations physiques manifestes (croissance, maturité des systèmes biologiques), elles existent aussi dans des dimensions sociales et culturelles éminemment variables. Cela n'a pas le même sens de devenir adulte dans la France de 2024 que dans celle de 1904, ni en Chine, au Brésil ou en Afrique noire. Devenir adulte engage sa représentation collective dans une société déterminée. Cette représentation collective varie avec les attentes sociales, les modifications des moyens de production et de reproduction (école, université) et, c'est aujourd'hui essentiel, avec les modes de communications et d'informations. Les critères du devenir adulte - être mature sur les plans physiques et intellectuels, autonome dans ses décisions et dans sa vie professionnelle, indépendant sur le plan financier, responsable à part entière devant le Droit, apte à la fondation d'une famille (paternité, maternité) - sont remis en question par une nouvelle donne sociétale. Celle-ci associe une précocité dans l'éveil intellectuel, liée à une forte stimulation, une précocité apparente sur le plan sexuel, en tous cas dans la connaissance de la vie sexuelle, une surinformation sur le monde adulte, une communication horizontale s'opposant à une transmission verticale (parents enfants), une identification collective passant par l'usage des réseaux sociaux, une mise en question des identifications sexuelles, et inversement un allongement du temps de dépendance matérielle des parents - ceci étant à moduler en regard des classes sociales - une tendance à une immaturité psychoaffective marquée par la difficulté à supporter les contraintes et

¹ Psychologue psychanalyste, contact www.benoitvirole.fr

les frustrations et ainsi à rester dans un état proche de l'infantile, même à l'âge adulte. On assiste également à des phénomènes originaux, tels la néoténie (terme désignant la dépendance infantile de l'enfant à ses parents) inversée, dans la mesure où des jeunes maîtrisent mieux les outils de communication (internet, réseaux, IA) que leurs parents. Enfin, la dimension d'urgence écologique et l'anxiété grandissante sur les catastrophes climatiques contribuent à modifier en profondeur la représentation du futur et l'identification collective d'une génération qui se voit hériter d'un lourd passif donné par la génération adulte antécédente. Tous ces facteurs s'interpénètrent et entraînent un trouble dans la représentation conventionnelle de ce que signifie « devenir adulte ». Il convient donc de les repérer et de tenter de bien les comprendre afin de mieux nous orienter dans nos pratiques professionnelles que cela soit dans l'éducation générale, dans l'éducation spécialisée où le handicap est un singulier révélateur, ou simplement d'essayer de donner plus de sens à l'étrangeté de notre époque.

*

Devenir adulte

Je vous propose une réflexion, c'est-à-dire au sens premier un retour de la pensée, sur ce thème du « *devenir adulte* », qui sera centrée sur la recherche d'une compréhension la plus extensive possible des dimensions impliquées. Il va de soi que devant ce fait social total, *devenir adulte*, la difficulté est ici la réduction à un discours univoque, qu'il soit psychologique ou sociologique. Les spécialisations professionnelles sont ici un obstacle, et en ce qui me concerne cet obstacle serait de mettre exclusivement en avant ce que m'a pu m'apprendre mon expérience de psychanalyste, auprès de personnes sourdes et de leurs familles, comme des professionnels impliqués dans leur prise en charge. C'est une source d'enseignements certes, mais cela ne peut être la seule, pour comprendre ce que signifie *devenir adulte* pour les personnes handicapées, il faut allonger la focale pourrait-on dire, étendre le périmètre jusqu'aux dimensions sociologiques, culturelles, politiques, et mêmes philosophiques, puisqu'il s'agit d'une question touchant aux fondements non seulement des relations entre un individu et la société mais aussi au sens de l'existence. Au fond, pourquoi devenir adulte ?

Devenir adulte, implique, dans une première vision naïve, une forme d'aboutissement d'une trajectoire évolutive, celle d'une maturation biologique accomplie en particulier pour la fonction sexuelle de reproduction ; celle d'une maturation cognitive – le déploiement d'une intelligence - impliquées dans les apprentissages ; celle d'une trajectoire éducative, impliquant les parents et les professionnels débouchant sur une autonomie sociale, financière, ouvrant alors au jeune devenu adulte les droits et devoirs d'un citoyen, responsable pénalement, pouvant voter, apprendre à conduire, c'est-à-dire se soumettre à un code institué permettant d'éviter de mettre sa vie et celle des autres en danger ; et enfin, celle permettant la fondation d'une famille, c'est-à-dire pouvoir devenir parent à son tour. Ce qu'on appelait auparavant l'entrée dans *la vie active* – on n'utilise plus beaucoup ce terme – était jalonné d'étapes, fin de formation professionnelle, diplômes, initiations diverses, et bien évidemment le service militaire, aujourd'hui disparu et qui constituait, pour les garçons, le moment inaugural du véritable devenir adulte. Le jeune adulte pouvait alors à son tour, assurer une forme de reproduction sociale.

Et bien, cette vision naïve, classique, il faut aujourd'hui la remettre en question à partir de la remise en cause de la constance des âges de la vie. Enfance, adolescence (concept récent puisqu'il date d'après-guerre), maturité adulte, vieillesse. Ces âges de la vie que l'on conçoit naturellement, qui nous paraissent évidents, sont en fait relatifs. Ils dépendent des types de sociétés et sont soumis à des variations culturelles. On est guerrier, chasseur, de plein exercice à 15 ans, après initiation, dans telle ou telle société « sauvage », on est adulte de plein droit beaucoup plus tard dans d'autres sociétés. Le type de culture, définit les âges de la vie. C'est là un fait bien documenté de l'anthropologie. Mais à l'intérieur même d'une société, les âges de la vie évoluent. Pour prendre l'exemple de notre propre société, les âges de la vie se sont modifiés. Donnons deux exemples : l'abaissement en âge des pubertés, en particulier chez les jeunes filles, (en 100 ans il est passé de 14 ans à 12 ans) le fait n'est pas systématique, il est statistique, peut-être associé à la suralimentation protéinique, induit des bouleversements sur le plan psychologique, éducatif, avec des modifications des conduites, des attitudes, puisque être pubère sur le plan biologique c'est pouvoir être parent, donc adulte. Les limites séparant l'enfance de l'adolescence deviennent plus incertaines, et elles s'étendent aussi vers l'âge adulte, avec l'allongement de la dépendance liée à de multiples facteurs, dont l'allongement des études, les difficultés de logement. Autre exemple, l'apparition d'un nouvel âge de la vie, qui s'est inséré entre la vieillesse et l'âge de la maturité adulte. C'est cette classe d'âge, démographiquement de plus en plus importante, liée à l'allongement de la durée de la vie (en un siècle nous avons gagné 30 ans d'espérance de vie soit une génération), qui va de 60 à 80 ans, retraités actifs, généralement en bonne santé, impliqués socialement, et à l'abri, relatif, sur le plan financier grâce au système de retraite par répartition. Ces modifications dans les âges de la vie ont des effets considérables sur ce qu'est le devenir adulte. Cela n'a pas le même sens à vingt ans d'être au seuil d'une période de vie de 40 ans ou bien avoir devant soit encore 60 voire 80 ans de vie.

Le travail. - À ces changements dans les âges de la vie se rajoutent d'autres facteurs, en particulier la modification du concept même de travail, avec la perte de la notion du métier unique que l'on exercerait toute la vie. Métier pour lequel on aurait été formé une fois pour toute pendant notre jeunesse. La formation permanente, l'évolution des métiers, le changement de profession durant la vie, deviennent la règle et cela induit une modification de sens sur ce que signifie devenir adulte, puisque professionnellement, on est toujours en formation, toujours enfant apprenant en quelque sorte, si on force un peu le trait. Le rapport au travail se modifie également en profondeur, avec la substitution significative entre un travail *que l'on fait* (le métier, le sens d'une vocation, le *Beruf* des protestants) et le travail *que l'on a* (l'emploi, le job) et que l'on consomme, parce qu'il est nécessaire pour vivre, le travail alimentaire, mais ce n'est pas lui qui donne du sens à l'existence.

Le réchauffement climatique. - Enfin, rajoutons à ces considérations sur les facteurs influant sur le sens de devenir adulte – la liste n'est pas close – un fait nouveau aux conséquences encore imprécises mais qui paraissent déjà majeures. Le réchauffement climatique induit une inquiétude légitime – une anxiété chez beaucoup - sur le futur. Ces conséquences sont peut-être impliquées, à côté d'autres déterminants sans doute majeurs, dans la baisse de la démographie dans les pays occidentaux. Pourquoi faire des enfants dans un monde en perdition ? Et si on ne fait pas d'enfants, quel sens cela a-t-il de devenir adulte ? On touche là aux représentations collectives,

aux fantasmes et aux anxiétés, légitimes souvent mais irrationnelles aussi. Tout cela est mal connu mais il est certain que tous ces éléments interfèrent et perturbent ce qu'on conçoit naïvement comme l'advenir tranquille et immuable de l'âge adulte.

Quitter sa famille ?

Tous ces éléments mériteraient de plus amples développements, mais il nous faut nous concentrer sur le facteur qui nous semble le plus déterminant. Devenir adulte, c'est quitter sa famille, pas essentiellement sur le plan de la domiciliation, ni exclusivement sur le plan des ressources, mais fondamentalement sur le plan symbolique, au sens anthropologique du terme, c'est-à-dire l'acquisition d'un statut d'adulte dans l'organisation symbolique d'une société². Or, cette organisation symbolique de notre société s'est modifiée en profondeur depuis, en gros, les années soixante avec la disparition progressive de la famille comme cellule de base de son organisation. La question de la transition adulte doit donc être comprise dans ses rapports avec les modifications de la famille, qui est passée en l'espace d'une ou deux générations d'une famille nucléaire, cellule de base de la société, et dont la constitution interne reproduit l'organisation sociale, avec une répartition des rôles et des fonctions, et au sein de laquelle le sujet est engagé dans un processus de reproduction, vers une famille informelle, à géométrie variable, de plus en plus monoparentale, qui n'est plus l'unité constitutive de la société, puisque cette unité c'est l'individu. Notre société, dans son organisation, comme dans les idéologies qui animent les consensus assurant sa stabilité, est individualiste. La famille n'est plus le cadre central de l'organisation sociétale. Auparavant dans la société à base familiale, avoir un enfant était dans l'ordre des choses puisqu'il devait assurer le renouvellement de la société. Ce qu'il est, ses dons, ses compétences, ses déficiences, peuvent bien sûr occasionner des fiertés ou des souffrances chez les parents mais ce sont là les effets d'une contingence de fait, dont les parents ne sont pas comptables puisque l'enfant n'est pas là que pour eux mais aussi, et peut-être essentiellement pour le corps social. C'est donc un enfant de la contingence.

Tout autre est devenu l'enfant d'aujourd'hui. Cet enfant, celui va devenir adulte, est passé du statut de nécessité, l'enfant est nécessaire au renouvellement de la société, à sa stabilité dans le temps, à *l'enfant du désir*, enfant *pour soi*, du point de vue du parent, comme du point de vue de l'enfant mais non plus enfant *pour la société*. Or, cet enfant du désir, et on pourrait dire aussi l'enfant porteur de son propre désir, joue *contre* son devenir adulte. L'enfant qui se construit en se sachant le fruit du désir parental se pense comme étant dans un rapport duel entre lui et ses parents, sans que la société n'ait rien à voir avec cela, donc sans devoir, ni responsabilité, envers le collectif, mais aussi sans tiers possible, c'est-à-dire, « je suis là aussi pour la société, dans un avenir ouvert, non écrit, et non pas uniquement pour réaliser le désir de mes parents ». On pourrait dire que nous devenons individu (au sens psychique) en assumant la contingence qui préside à notre existence. Nous sommes ainsi, avec nos dons, nos limites et nos déficiences. Nous pouvons certes nous améliorer et agir vers une transformation de soi. Mais fondamentalement, nous aurions pu ne pas exister. Paradoxalement, exister c'est donc de n'avoir pas choisi d'exister, ni choisi mon type d'existence, ni les trottoirs de Paris, d'Alger ou de

² « Dans toute société, un individu devient un sujet responsable de ses actes lorsqu'il s'est séparé de façon significative (et sans subir de traumatisme qui le paralysera ensuite dans la vie sociale ou l'installera dans des pratiques socialement interdites ou marginales) de l'univers de sa première socialisation, qui est celui de sa famille, et des rapports de parenté, caractérisé, par des rapports directs de personne à personne, et, de ce fait, univers de la découverte du corps, de l'apprentissage de la différence des sexes et des générations, univers enfin où est censé régner l'interdit de l'inceste au milieu d'une multitude d'autres interdits. » Godelier M., *Aux fondements des sociétés humaines*, Champs essais, 2010, p.199.

Buenos aires, où j'ai appris à marcher ni mon corps qui me supporte, etc. Devenir adulte, c'est reconnaître notre individualité, et notre individualité c'est ce qui nous échappe, ce qui ne nous appartient pas. Or, si nous sommes le fruit du désir de nos parents, et l'Alpha et l'Omega de notre propre désir, nous ne sommes plus contingents, notre existence est déterminée, mais aussi bornée, par le désir parental et notre propre désir, et nous ne pouvons plus nous en échapper par la certitude de la contingence, qui nous aurait ouvert un espace de liberté, de hasards, de possibilités, autres que celui fixé par le désir. Il nous semble ainsi que la plus grande des difficultés actuelles du devenir adulte réside dans la contradiction entre d'une part cette idéologie de l'enfant désir, dont on n'évoquera pas ici toutes les manifestations, enfant roi, toute puissance infantile, etc., et d'autre part la nécessité de l'acceptation de la contingence : être ce qu'on est, pour parvenir à la véritable indépendance de soi.

*

Devenir adulte pour les personnes handicapées

Mais ce devenir adulte, cette assomption à sa propre énonciation, pour les personnes handicapées est rendue singulièrement difficile par les conditions de départ. Disons-le de façon directe : l'enfant déficient n'est pas l'enfant du désir. C'est celui de l'effondrement du désir parental. L'enfant désiré, c'est l'enfant de la projection du narcissisme parental. S'il présente un défaut, le terme est dur mais il correspond au vécu parental, l'enfant déficient blesse le narcissisme parental, avec des conséquences variables selon les cas, et avec des devenirs également variables selon les capacités de résilience, d'élaboration psychique, etc. Mais dans tous les cas, l'enfant déficient va devoir se construire et donc conquérir son individualité d'adulte avec le sentiment douloureux d'être la source de la déception. Ce sentiment intime n'est pas forcément décelable, il est masqué la plupart du temps par des formations réactionnelles, multi formes. De même chez les parents, où des engagements volontaristes, sont souvent des transformations de ces déceptions de désir. Dans le cadre de notre société individualiste, hédoniste, libertaire, organisée sur les droits individuels, la survenue d'un enfant déficient dans une famille induit une remise en cause – la question du drame psychologique en est une des dimensions – des principes mêmes de notre société jalouse des droits égalitaires et de nos représentations collectives de l'enfant du désir. La survenue d'une déficience est d'une contingence de fait, parfois de nature, parfois liée à des facteurs environnementaux qui induisent de plus en plus chez les parents une querulence accusatrice d'un coupable présumé, puisque l'enfant du désir est manquant, altéré, déficient. Bien sûr, cette inégalité contingente va être compensée, en tous cas sur le plan matériel, depuis le début de la vie de l'enfant, jusqu'à sa mort avec la pérennité de l'allocation adulte handicapé, en passant par le rendez-vous crucial de l'advenir adulte et du constat de la possibilité ou non d'une autonomie. La question de la dette d'existence tant du sujet handicapé que de sa famille se pose alors et comme elle est particulièrement difficile à affronter de face, elle se voit l'objet de formations réactionnelles, de défenses psychologiques, dont la surenchère d'exigence de droits, de compensation, l'accusation du manque de solidarité de la société, mais aussi celle, que l'on voit aussi d'une forme d'effondrement de l'estime de soi, et d'une sorte de dépression narcissique auto réalisatrice – « puisque je suis dépendant, et que la société me le signifie alors je me conduis en sujet dépendant et ne cherche pas à m'autonomiser ».

Dimensions spécifiques de la surdité

Bien sûr, il existe des dimensions spécifiques aux types de handicaps. Nous évoquerons ici le cas de la surdité que nous connaissons mieux. Abordons de suite l'objection de méthode qui consiste à dénier toute légitimité à tenir un discours sur les sourds si on n'est pas sourd soi-même. Contre cette objection, il ne servirait pas à grand-chose de faire appel à notre expérience de psychanalyste, fusse-t-elle engagée dans la recherche de la compréhension de l'autre. Cette objection, dogmatique, ne peut être contre dite, car elle échappe à la rationalité et s'appuie sur une idéologie militante et clivante. Notre approche est celle d'un relativisme de perspectives, ou de complémentarité des points de vue. Commençons par évoquer une des dimensions spécifiques de la surdité – ce qui la constitue d'ailleurs comme un sujet remarquable pour les sciences humaines, est sa rupture dans la naturalité du langage, ou autrement-dit dans la fonction de transmission transgénérationnelle du langage. Cette dimension n'est pas corrélée à la réalité de la difficulté d'acquisition du langage, oral, dont on sait qu'elle s'est réduite grâce aux progrès de l'audiophonologie, ce n'est pas dans cette dimension technique que les choses se jouent mais dans la dimension symbolique. Le langage dont une des fonctions est de défier le temps, les générations, d'être le liant unissant les individus au-delà de la brièveté de leurs existences est marqué dans la surdité d'un sceau particulier. Or, être adulte, c'est n'être plus *infans*, celui qui ne parle pas encore, mais celui qui tient sa parole, et il ne s'agit pas là de la matérialité de cette parole, orale ou gestuelle, mais bien d'une énonciation de la subjectivité. On sait, et c'est là un des apports de la clinique de la surdité, et ceci malgré l'idéologie dominante de la neutralisation des fonctions maternelles et paternelles que les pères d'enfants sourds souffrent spécifiquement de la rupture de transmission due à l'impact de la surdité sur le langage. Devenir adulte c'est bien pour le sujet sourd devenir sujet de sa propre énonciation, et de retrouver sous une forme ou une autre, une reconnaissance d'appartenance à une lignée familiale. Reconnaissance qui est amener à coexister avec les sentiments d'appartenance à telle ou telle communauté (sourds oralistes, communauté des sourds, sourds implantés, etc.). Il est possible que pour les sujets aveugles, ou d'autres types de handicaps, d'autres spécificités jouent et qu'influent sur les modalités du devenir adulte, mais il nous semble que le point central est la dépendance de cette transition vers l'âge adulte de la nature du lien social contemporain ce qui nous force à une vision d'ordre politique.

*

Que faire ?

On pourrait introduire cette vision d'ordre politique par la question *Que faire ?* Les choix d'action vous appartiennent et ils ont certainement une face technique très contraignante, mais ils ont également une face que l'on pourrait appeler politique, au sens noble du terme, c'est-à-dire *le* politique, et non dans sa dégradation qui est *la* politique. Choisir des actions dans le travail social permettant une meilleure inclusion, la facilitation des transitions entre les âges de la vie, est une dimension qui engage le politique. C'est-à-dire la conception que nous nous faisons de la nature du lien social. Avant d'être dans le faire, il nous faut donc d'abord être dans la pensée et étendre notre espace d'intelligibilité en évitant l'obstacle à l'intelligence qui est le clivage entre le bon, le mauvais, que ce clivage prenne la forme d'une critique contre l'État pingre qui ne met pas assez d'argent, contre le monde entendant qui comprend rien aux sourds, contre les handicapés qui profitent du système, etc., etc. dès qu'il y a clivage binaire, on peut être sûr que l'on s'est

détourné de l'intelligibilité de la question. Pour penser le devenir adulte, et en déduire des actions sociales et éducatives, il me semble souhaitable de construire d'abord un espace réflexif. On pourrait imaginer celui-ci comme un trépied assurant la stabilité d'une assise minimale, avec trois axes permanents.

Le premier axe est celui du principe de réalité. Le handicap est un destin extrinsèque qui s'impose comme une altérité au désir. Il peut être compensé, pallié, accepté, refusé, dénié. Il impose néanmoins une réalité et donc des limites de fait qui ne peuvent qu'être reconnues. Tous les sujets handicapés n'ont pas les mêmes possibilités, les mêmes compétences, les mêmes chances sociales ou géographiques. Il faut laisser ainsi une place particulière à la question des jeunes handicapés issus de l'émigration et dont les parents, voire les grands parents, sont issus d'une société construite sur une structure différente où le principe de légitimité est la religion, - Islam généralement pour l'émigration maghrébine - avec ses corrélats anthropologiques, et non le droit à la satisfaction égalitaire du désir de chacun. Le désir d'enfant et l'enfant du désir ne sont pas des invariants anthropologiques. Pour la plupart des cultures, l'enfantement relève de la participation à un processus collectif qui assure la perpétuation de la société. La mise en limite de l'enfant du désir ne signifie pas devoir abandonner les compensations des inégalités, mais de reconnaître qu'elles ne peuvent être que tangentielles. Sur le plan du politique, ce principe de réalité est donc conservateur par nature et il induit un rapport particulier au passé. Ce qui a été fait et qui a réussi doit être conservé et non pas détruit uniquement par qu'il est devenu incongru dans la modernité. Le monde ancien a existé et doit être rappelé dans ses réalisations, tout ce qui a été fait, réalisé dans l'éducation, dans les pratiques, y compris par exemple ce qui a pu être réussi dans les grands internats spécialisés (pour sourds, pour aveugles,...) dans les pratiques pédagogiques anciennes ne doit pas être *a priori* rejeté au nom de l'inclusion, etc. et il convient certainement de rappeler, y compris contre les modes idéologiques actuels centrés sur l'hédonisme, ce qui est l'essence d'une formation à la vie adulte : la nécessité des frustrations de désirs, la valeur de l'effort, la discipline de travail, bref toutes ces valeurs dont on sait très bien qu'elles sont des vérités universelles, mais que nos consensus sociétaux ont tendance à refouler.

Le deuxième axe est celui de la nécessité de la prise de risque. Le risque est une notion qui s'est habillée de négativité alors qu'elle signifie une valeur noble, positive, qui est celle de l'engagement présent sans la certitude des conséquences futures attendues. Il ne peut y avoir d'autonomie adulte, d'indépendance, sans prise de risque. La prise de risque est structurante. Sur ce plan, la question du réglage des compensations et aides financières aux personnes handicapées est certainement une des plus difficiles, mais elle doit être posée. Cet axe du risque, donc inséré sur le plan du politique dans le courant *libéral* se conjugue avec la nécessité d'un présent ouvert sur un espace libre d'opportunités professionnelles. La libéralisation des opportunités du présent, par exemple avec les possibilités offertes par les technologies, les réseaux sociaux, la transmission horizontale du savoir, hors institutions, semble particulièrement intéressante pour offrir aux jeunes la possibilité d'une auto-formation à la vie adulte, et ceci sans dénier les risques bien négatifs ceux-ci d'une perte de sens dans les réseaux sociaux ou d'influence complotiste, etc.

Le troisième axe est celui de la nécessité de la prospective. Ce qui implique d'une certaine façon *la foi* dans le futur et donc d'adopter une confiance dans l'inventivité, dans les changements sociétaux, dans les progrès scientifiques, dans leurs applications technologiques, autrement-dit un autre monde, meilleur bien-sûr, est possible pour les personnes handicapées et leur inclusion sociale et l'on reconnaîtra ici la dimension politique progressiste. On peut sourire et douter d'un tel optimisme dans le contexte historique actuel dans lequel nous sommes plongés. Pourtant un fait peut nous amener à regagner quelque confiance dans l'avenir. Fait issu d'une perspective purement biologique, et donc éloigné des préconceptions sociologiques et philosophiques habituelles et plutôt appartenant aux universaux de l'espèce humaine. Il s'agit de l'effet réversif de l'évolution humaine qui a été mis en avant par Patrick Tort en redressant une interprétation abusive de l'œuvre de Darwin. Contrairement à un déterminisme sélectif étroit où le laisser pour compte des plus faibles permettrait à une société humaine d'être plus forte en sélectionnant les plus aptes, il est acquis que l'aide aux plus démunis, par le déploiement des dispositifs et des institutions dédiés, renforce les liens sociaux et ceci de fond en comble, et contribue activement à la solidarité globale d'une société. Elle est donc essentielle et par cette essentialité elle ne peut que défier les vicissitudes du temps. Remarquons pour conclure que cette solidarité implique une forme « holistique » du fondement sociétal, c'est-à-dire qu'elle ne peut être comprise que comme l'émergence d'un « tout » interconnectant les individus et possédant une identité collective. Ce qui nous lie n'est donc pas la convergence, toujours conflictuelle, des droits de chaque individu, mais la cohérence globale qui fait que tout et un chacun, un jour, ou si ce n'est pas nous, notre descendance, pourra bénéficier en retour de cette solidarité.

Références

Tort P., *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Puf, 1996, article *effet réversif*.
Godelier M., *Aux fondements des sociétés humaines*, Champs essais, 2010, p.199.

